

L’empreinte des choses brisées

Perrine Leblan

Number 146, September 2015

Le secret

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/78882ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Leblan, P. (2015). L’empreinte des choses brisées. *Moebius*, (146), 81–87.

PERRINE LEBLAN

L'empreinte des choses brisées

Son doigt courait sur les tranches rugueuses des livres, tandis que ses yeux exploraient au hasard les titres qui s'y trouvaient encrés. La tête légèrement penchée, les paupières abaissées par la concentration, les lèvres marquées par une hésitation mordillante, elle s'appliquait à choisir. Son index hésita, s'arrêta sur un ouvrage, repartit, en déplaça un autre de quelques centimètres, puis le repoussa boudeusement lui aussi. Il alla finalement chercher un autre livre et l'arracha en délicatesse à la compagnie de ses semblables.

Il s'agissait d'un recueil jauni et fripé, ondulé par les nombreux endroits qu'il avait vu défiler et par les mots d'Aragon, usé de toutes les poches et de tous les fonds de sac où il avait traîné. *Le roman inachevé*, paradoxalement, puisqu'il s'agissait de poésie et de phrases bien finies. Une réédition datant de 1977 qui sentait le poids du temps, ce parfum délicieusement poussiéreux de vieux papier, de livre longtemps aimé. Ses pages avaient manifestement rencontré quelques mésaventures, l'une d'elle sans doute pluvieuse; le carton de la couverture était raidi et parsemé de bosses.

Elle caressa l'ouvrage avec tendresse, convaincue par son aspect de l'affection que quelqu'un avait dû lui porter un jour. Seuls les livres importants portent de telles marques d'existence, dévoilant au regard du lecteur présent l'empreinte fantôme de tous les doigts et tous les yeux ayant déjà parcouru leurs lignes. Elle n'aimait pas seulement la virtualité des mots et ce qu'ils évoquaient, elle chérissait également la physicalité de la littérature, le poids d'un livre en tant qu'objet, le charme de l'encre et de ses effluves, la douceur du papier contre la peau.

Elle délaissa la bibliothèque et alla s'enfoncer dans un fauteuil imposant qui s'affaissa confortablement sous son poids, lui laissant peu de chances de parvenir à s'en extraire. Elle ouvrit le livre avec la pudeur de quelqu'un qui s'aventure sur un territoire inconnu et profondément intime et en fit voler les pages du bout des doigts, avant de s'arrêter aléatoirement sur l'une d'elles. Elle attrapa du regard le premier paragraphe qui passait et le lut à grand murmure. Elle aimait lire à voix haute pour se forcer à prendre le temps des mots – mais pas trop haute, pour ne pas faire éclater la bulle d'intimité qui se créait entre elle et eux –, surtout la poésie, qui n'incarnait qu'ainsi toute la dimension de ses sonorités. Elle reproduisit plusieurs fois son geste, se contentant de cueillir quelques strophes ici et là, s'imprégnant de leur beauté individuelle, du charme de l'enchaînement des mots, puis repartant à la recherche des suivants.

Elle, qui faisait habituellement tant d'efforts pour contrôler ses moindres émotions devant les autres, pleurait avec une facilité déconcertante au creux de la nuit et de sa solitude. Lorsqu'elle se savait soustraite à toute éventualité de regard, il suffisait de l'impact de quelques mots pour engloutir tout son visage dans les larmes. Ce n'était pas là du désespoir, à peine de la tristesse, et jamais uniquement cela. Elle trouvait une saveur particulière à ces moments d'émotion à nu, où, armée de poésie, elle faisait s'écrouler ses propres remparts.

Au hasard de son pouce, elle échoua sur l'intérieur de la couverture, où étaient tracés des mots bleus au stylo plume, d'une écriture ronde et irrégulière, aux lignes maladroites, traversant le haut de la page cartonnée en diagonale et débordant même par endroits sur la page de garde voisine. Tassée dans le coin gauche et corné se trouvait inscrite une date, *16 mai 80*. En dessous était recopié un extrait d'un poème qui figurait dans le recueil, pourvu d'une ligne supplémentaire :

*Qui parle de bonheur a souvent les yeux tristes
N'est-ce pas un sanglot de la déconvenue
Une corde brisée aux doigts du guitariste
Et pourtant je vous dis que le bonheur existe*

*Ailleurs que dans les rêves ailleurs que dans les nues
Terre terre voici ses rades inconnues*

Le Bonheur existe et je voudrais tant y croire...

L'émotion qui la submergea alors était d'un ordre différent de la mélancolie confortable qui feutra ses nuits. Elle était entièrement prise au dépourvu par ce message inattendu, laissé par la main d'un lecteur passé. Mais il ne s'agissait pas de n'importe quel lecteur, elle avait suffisamment dévoré des yeux toutes les traces écrites laissées derrière elle par sa mère – les cartes postales, les lettres de vacances, les légendes d'albums photo, les recettes de famille, les listes de courses même – pour reconnaître sans aucune hésitation sa calligraphie, si familière et étrangère à la fois. Sa mère avait écrit ces mots, et cette idée lui nouait la gorge. Au-delà de la douleur un peu apaisante du souvenir, il se dessinait en elle le spectre du désespoir profond imprimé dans ces phrases. Il y avait quelque chose de si terrible dans ces mots qui voulaient tant espérer sans y parvenir, et son émotion butait sur la majuscule du bonheur qui semblait vouloir vainement invoquer celui-ci.

Le lien virtuel qu'elle sentait ancré dans ces lignes entre elle et sa mère allait au-delà de celui, superficiel, qu'elle s'inventait en relisant ses récits de vacances et ses recettes préférées. Peut-être parce qu'elle avait la profonde conviction que ces mots-là n'avaient rien d'une dédicace ; ils ne s'adressaient à personne d'autre qu'à celle qui les avaient tracés elle-même, ils appartenaient intimement à sa mère et, poser les yeux dessus, c'était déjà s'introduire dans une sorte de sanctuaire. Un sanctuaire fragile, seulement défendu par une couverture de carton froissée, mais un sanctuaire sincère et secret. Ces pages, comme le confident du désarroi poignant qui avait habité sa mère. Comme une négation de tous ces souvenirs souriants, de toutes ces photos de famille qui semblaient exprimer le bonheur, celui avec un grand B, auquel sa mère avouait à reculons ne pas croire. Ces pages, comme une version de sa mère qu'elle ne connaissait pas ; sa mère, comme une personne qu'elle n'avait finalement jamais connue.

Elle réalisa soudain, avec étonnement, en voyant une goutte tomber et imbiber le papier, brouillant l'encre de quelques lettres, que son visage ruisselait de larmes. Elle étouffa un sanglot et, sans même prendre le temps d'essuyer ses joues toutes salées d'émotion, elle se releva brusquement, abandonna le livre et alla fébrilement prendre tous les recueils de poésie et autres livres jaunis qui se trouvaient sur l'étagère. Elle ne prit pas la peine de se rasseoir dans le fauteuil, à la place elle s'assit à même le sol, la pile bancale à côté d'elle. Elle les parcourut tous à la hâte, chacun dans un sens puis dans l'autre, les rejetant au fur et à mesure sur la moquette autour d'elle, lorsqu'elle n'y trouvait pas de message.

À sa surprise, elle trouva plus encore que quelques mots griffonnés sur une couverture: dans *Le prophète* de Khalil Gibran, elle découvrit une feuille au papier délavé pliée en quatre, sur laquelle sa mère avait recopié une partie de la chanson *Je connais des bateaux* de Mannick, avec la date Noël 82.

*Je connais des bateaux qui restent dans le port
De peur que les courants les entraînent trop fort,
Je connais des bateaux qui rouillent dans le port
À ne jamais risquer une voile au-dehors*

*Je connais des bateaux qui oublient de partir
Ils ont peur de la mer à force de vieillir,
Et les vagues, jamais, ne les ont séparés,
Leur voyage est fini avant de commencer.*

*Je connais des bateaux tellement enchaînés
Qu'ils en ont désappris comment se regarder,
Je connais des bateaux qui restent à clapoter
Pour être vraiment sûrs de ne pas se quitter.*

Il n'y avait pas le même désespoir dans ces mots, mais il y avait quelque chose de vulnérable et de touchant, la crainte omniprésente de rester piégée dans un port et d'oublier l'océan au-delà. Ce qui l'intriguait davantage, c'était la question du destinataire de ces mots. Il n'y avait pas d'adresse là non plus, nul indice qui aurait permis de

savoir pour qui sa mère avait copié ces paroles. Le fait qu'il s'agisse d'un papier banal, plié dans un livre oublié, laissait penser qu'il n'y avait pas plus de dédicace là que chez Aragon.

Le livre ne contenait cependant aucune autre trace de sa mère, elle reprit donc sa quête avec les ouvrages qu'elle n'avait pas encore examinés. Ce fut dans *Capitale de la douleur*, de Paul Éluard, qu'elle découvrit ce qui suit, deux toutes petites indications au crayon à mine nichées à l'intérieur de la couverture, tout à la fin de l'ouvrage, si légères qu'elles en étaient à peine visibles : p. 72 et p. 84.

Elle fit nerveusement défiler les pages jusqu'à la 72 :

Nudité de la vérité

« Je le sais bien. »

*Le désespoir n'a pas d'ailes,
L'amour non plus,
Pas de visage,
Ne parlent pas,
Je ne bouge pas,
Je ne les regarde pas,
Je ne leur parle pas
Mais je suis bien aussi vivant que mon amour et que
mon désespoir.*

Elle se figea quelques instants, le simple geste de tourner les pages lui étant tout à coup devenu difficile, puis elle se ressaisit et parvint à la page 84 :

VIII

*Elle se refuse toujours à comprendre, à entendre,
Elle rit pour cacher sa terreur d'elle-même.
Elle a toujours marché sous les arches des nuits
Et partout où elle a passé
Elle a laissé
L'empreinte des choses brisées.*

Elle fut secouée par une explosion de larmes, abruptement déclenchée par la lecture de ces mots. Ils lui semblaient porter quelque chose de si douloureux, rendu encore plus déchirant par le fait que ce soit ceux que sa mère avait choisis et qui étaient restés derrière elle.

Elle laissa retomber le recueil et frota presque avec violence son visage. Il y avait eu au début quelque chose d'un peu grisant à découvrir ces traces inespérées de sa mère, à tisser avec elle une connexion à travers les mots qu'elle avait retenus, mais il ne lui restait à présent plus qu'une lourdeur dans la poitrine qui resserrait sa cage thoracique en une étreinte oppressante. Il y avait tant de peine et de souffrance dans ces mots jetés sur le papier sans espoir de retour, dissimulés dans la pleine évidence de la bibliothèque.

La tristesse de sa mère remontait à si loin.

1980, c'était l'année de ses vingt et un ans, et celle de son mariage. 1982, c'était ses vingt-trois ans et la naissance de son premier enfant. Avait-elle jamais été heureuse ?

Elle réalisait seulement maintenant à quel point elle n'avait jamais connu sa mère, morte beaucoup trop tôt dans un tragique accident, sa voiture réduite à un accordéon contre un platane. On n'avait jamais même trop su comment, il pleuvait, la chaussée était mouillée, on y voyait à peine, il y avait peut-être eu un animal ou une autre voiture qui l'avait forcée à donner un coup de volant, il y avait peut-être eu les pneus trop usés ou les freins trop rongés de la voiture, on n'avait jamais trop su, mais il y avait tant de tristesse rattachée à cet accident et à ceux laissés derrière.

Jusque-là cependant, l'accident de sa mère lui avait toujours paru être la fin terrible et précipitée d'une jeune femme à qui on avait arraché la vie dont elle débordait, comme on arrache un pétale encore éclatant à une fleur par simple cruauté. Aujourd'hui, il lui fallait faire le deuil de sa mère telle qu'elle avait réellement été, faire le deuil d'une femme profondément triste, tombée comme un pétale flétri qu'une bourrasque trop forte emporte.

Quelque chose se tordit soudain au plus creux de son ventre, comme si une idée pernicieuse s’y était tout à coup introduite et essayait de ronger son chemin à travers ses entrailles. Ce regrettable accident. La pluie, la chaussée glissante, le platane. Tous ces mots de sa mère. Cette douleur délétère. Les messes basse à l’enterrement, les conversations chuchotées qui cessaient quand elle, toute petite fille alors, entraît dans une pièce, des semaines encore après les funérailles. Il y avait quelque chose qui planait au-dessus de ces mots qu’elle venait de découvrir, quelque chose de plus sombre encore, quelque chose qui avait toujours habité dans un coin reculé de son esprit.

Elle s’empara du téléphone, composa précipitamment un numéro, dut s’y prendre à plusieurs reprises, ses doigts s’emmêlant entre les touches. Lorsqu’elle essaya de parler la première fois, la boule coincée dans sa gorge bloqua les mots, empêchant les sons de sortir, ne laissant passer qu’un faible gargouillement. Elle se força à prendre quelques instants pour se calmer, se concentra entièrement sur sa voix pour réussir à faire sortir les mots.

— Papa? Papa, écoute-moi... L’accident de maman... Y avait pas d’autre voiture, ni d’animal?

Sa voix fléchit un instant en une sorte de gémissement, mais elle fit un effort extrême pour aller jusqu’au bout de ce qu’elle devait lui demander.

— Papa, dis, il pleuvait même pas ce jour là, hein? Papa?